Nouvelles de chez nous et de partout...

Décembre 2025
Vol. 14, nº 12

Revue de la Fédération des associations de familles du Québec

Le mot du président

Lors d'un colloque tenu le 19 novembre, l'ex-première ministre Pauline Marois a présenté une allocution sur le thème « Un nationalisme lucide et ouvert », lequel se voulait refléter la pensée de René Lévesque. Cette allocution était justement prononcée dans le cadre d'un colloque portant sur l'héritage laissé par René Lévesque.

Il y a dans le texte de madame Marois une phrase qui me paraît interpeler les associations de familles et peut nous guider en ce qui a trait au genre de mission que nos associations doivent poursuivre dans la mesure de leurs capacités :
Il faut renouer le fil fragile qui unit nos ancêtres à nos enfants. Il faut tisser des liens entre les Québécoises et les Québécois et celles et ceux qui, de génération en génération, sont venus partager notre maison. Il faut le dire, il faut le redire : le Québec est une nation vivante, ouverte, solidaire.

La référence aux ancêtres m'a fait sursauter à la lecture de ce texte de nature politique. Bien que nous parlions souvent des générations qui, nous ayant précédés, ont bâti le Québec, nous oublions peut-être trop que ce que nous sommes, par exemple notre ouverture d'esprit ou notre capacité d'adaptation, tout cela représente des fruits tombés de l'arbre que constitue notre généalogie collective.

Volontairement ou non, notre généalogie collective s'est également enrichie depuis le début d'apports venus de multiples sources, les régions de France constituant dès le départ des univers disparates, qu'il soit question des Bretons, des Aquitains, des Alsaciens, des Picards, des Flamands de France ou des Normands aux origines à la fois romane et germanique, tout cela sans oublier ceux qui sont ensuite venus de Belgique, de Suisse, d'Italie, d'Espagne, du Portugal, d'Allemagne, de Pologne, d'Ukraine, d'Écosse, d'Irlande ou d'Angleterre. Il y a donc là une tradition qui continue de s'enrichir de nos jours par des apports venus de plusieurs régions d'Afrique, d'Asie ou d'Amérique du Sud.

Michel Bérubé

On a beaucoup dénigré la référence aux *familles-souches* ces dernières années. Peut-être est-il devenu nécessaire dans ce contexte de modifier le vocabulaire. Cela ne doit pas du tout nous faire renoncer à notre mission de mettre en valeur le passé de nos familles ancestrales et de nos pionniers sur lequel se fondent les traditions qui se transmettent au Québec, de génération en génération.

Au moment où prend fin à l'expérience que représente la fédération, il m'apparaît important de rappeler que les associations de familles peuvent toujours jouer un rôle et remplir une mission utile. Réaliste, je sais bien par ailleurs que les générations qui ont le plus donné vie aux associations, au cours des quarante ou cinquante dernières années, n'ont plus l'énergie de la jeunesse. Je souhaite tout de même à ceux qui le peuvent de garder leur association en vie.

Michel Bérubé
Président de l'Association des familles Bérubé

Dans les nouvelles

Par Yves Boisvert

Bonjour,

Espérant que vous êtes tous et toutes en bonne santé, je vous transmet quelques nouvelles importantes.

Le numéro de convention des postes

Comme vous le savez, la FAFQ possède un numéro de convention des postes pour les envois de 3e classe servant aux bulletins des associations. Ce numéro prend fin au 31 décembre 2025. Néanmoins *GroupeEtr* travaille avec *Postes Canada* pour rapatrier le numéro en question pour que vous puissiez continuer à vous en servir. Dès que j'ai l'information officielle, je vous la communiquerai par courriel.

***Likuid.com* prend la relève**

Les sites Internet qui étaient hébergés par l'entremise de la FAFQ sont maintenant chez *Likuid.com.* Dans la réalité, ils étaient déjà hébergés là, mais la FAFQ ne servira plus d'entremetteur. (Ou de *middleman* comme Molière…). Ce qu'il faut savoir surtout, c'est que le patron de Likuid.com, M. Patrice Baribeau, va envoyer un courriel aux associations concernées leur souhaitant la bienvenue. Donc, si vous voyez un courriel de *Likuid.com*, il ne s'agira pas d'un pourriel ou d'un spam mais d'un courriel sérieux. *Likuid* vous enverra une facture pour votre site web début janvier 2026.

Le site de la FAFQ

Le site de la FAFQ restera ouvert pour au moins les 3 prochaines années. Quelques modifications y seront apportées mais dans l'ensemble, il sera là pour informer les gens et les associations de familles spécialement durant la période des rassemblements durant l'été. Le numéro de téléphone est toujours valide et le courriel aussi.

Le monde change

Je ne vous apprends rien en vous disant que le monde change. Comme la France avant nous, le Québec découvre avec résignation que notre culture est un peu en déclin. Nulle besoin de vilipender les gouvernements et l'immigration. Si les Canadiens et les Québécois font moins d'enfants, c'est leur choix et il faut respecter ça. C'est un peu comme les églises, aussi patrimoniales fussent-elles, celles-ci n'arrivent plus à retenir les fidèles pour des messes de Noël servant de carte postale. Pour reprendre les paroles d'une chanson bien connue de Richard Cocciante… *Il est foutu le temps des cathédrales.* Même si un généreux donateur vient parfois en placer une sur le respirateur artificiel.

Le Québec des années 50 avec la crèche, le *Minuit Chrétien* et les *rois mages*, n'a pas été capable de survivre au Père Noël, à *Coca Cola* et ultimement à la vente du vendredi fou d'*Amazon*. Même la Ville de Québec a fait prendre une débarque au crucifix à l'hôtel de ville, chose qui aurait été impensable il y a seulement 20 ans.

Comme je l'ai mentionné souvent aux cours des années, la nostalgie parfois ça tue. Avoir de beaux souvenirs du temps passé est une chose. Vivre dans le passé en est une autre. Peut-être que les Noël d'aujourd'hui sont différents, mais ils sont toujours aussi importants pour nous, pour nos familles et pour notre culture. Qu'il se nomme *Jésus*, *Santa Claus, le bonhomme Pillsburry*, *Mononc Claude ou Matante Thérèse*, qui vient de passer 10 heures à faire des pâtés à la viande et cuire une dinde pour recevoir toute la famille, l'important, c'est d'être ensemble. Le monde change. C'est correct. Nous aussi.

Joyeuses Fêtes à tous et à toutes!

Yves

Le pionnier des pionniers (suite des derniers numéros[1])

Par Louis H. Burbey (Bérubé)

Après avoir traduit plusieurs chapitres du volume de Louis H. Burbey (Bérubé), ancien journaliste de Détroit, publié en 1987 sous le titre *The Dramatic Tragic Destiny of Etienne Brûlé, Michigan's Pioneer of Pioneers*, nous en savons un peu plus sur l'explorateur Étienne Brûlé, de même que sur les étranges débuts de Québec. Cela lève aussi un voile sur les Kirke et sur les De Caen, ces Protestants français qu'on a préféré présenter comme des Anglais dans notre Histoire, plutôt que des Français, parce qu'ils étaient considérés comme des hérétiques.

Comme nous en sommes au dernier numéro des *Nouvelles de Chez nous*, je ne vais pas traduire les derniers chapitres du livre, mais plutôt les survoler pour en tirer les informations les plus significatives. Au dernier numéro, je reprenais l'information selon laquelle Champlain a organisé une fête aux Hurons, y compris les meurtriers reconnus de Brûlé en 1634, peu de temps avant son propre décès, le 25 décembre 1635. Il est dit que tout le monde, à Québec comme en Huronie, y compris Champlain, les missionnaires et même Jean Nicolet, connaissait les détails de la mort de Brûlé; cependant, personne ne discute des circonstances de celle-ci; on se contente de la pauvre explication du Wendat Amantacha selon laquelle Brûlé n'était plus vraiment considéré comme un Français au moment de sa mort.

Il apparaît au chapitre 17 que c'est le frère Sagard, un bon ami d'Étienne Brûlé (malgré tout ce qui a été écrit pour le faire passer pour un débauché) qui a révélé que les restes de Brûlé ont été mangés par ceux qui l'ont tué. Il se demande comment les Hurons ont pu en venir à le haïr à ce point alors qu'il leur servait d'interprète auprès des Blancs depuis des années.

Rappelons que les circonstances ont amené Brûlé à servir les Kirke alors que ceux-ci ont pris Québec en 1629. Champlain l'a alors fait passer pour un traître même s'il n'avait probablement pas le choix de faire autrement pour survivre. En 1641, un texte du frère Lalement écrit, au moment d'une initiative pour convertir des membres d'une nation iroquoise particulièrement redouté par les Hurons, les Sononwehronons (Senec) que des Hurons s'en sont justement pris à Brûlé parce qu'il avait tenté un rapprochement avec les Iroquois, les Neutres comme les Sénécas. Une alliance se serait alors formée permettant de livrer des fourrures du pays des Seneca aux frères Kirke directement, à Québec, sans passer par l'intermédiaire des Hurons. Il est aussi possible que Brûlé ait été tué par les Hurons au moment d'une beuverie collective chez les Hurons, alors que Brûlé s'opposait à la mise à mort par ces derniers de six prisonniers appartenant au peuple des Sénécas. Un paragraphe de la page 75 du livre nous éclaire à ce sujet : *L'immensité de la culpabilité qui a envahi le pays de la traite des fourrures à la suite du traitement horrible réservé à Étienne Brûlé mérite d'être soulignée*. *Champlain et ses associés ont refusé d'en discuter. Lors de la Fête des Morts, les autres clans hurons se sont séparés de la tribu de l'Ours parce qu'ils avaient tué Brûlé. Les Hurons, superstitieux et accablés de conscience, ont reproché aux missionnaires un incendie dévastateur et la famine qui en a résulté parce qu'ils voulaient exercer une vengeance sur tout le pays pour la mort d'Étienne Brûlé*.

Les missionnaires ont alors été incités à quitter le pays. Les épidémies qui ont frappé celui-ci n'ont fait que renforcer cette idée que tous ces malheurs découlaient d'une vengeance divine, parmi les Algonquins comme les Hurons, pour le meurtre d'Étienne Brûlé. Un paragraphe de la page 76 établit en quelque sorte une conclusion qui souligne l'importance du personnage:

Peu importe comment il a été représenté au cours des trois siècles et demi passés, à juste titre ou non, le pionnier des pionniers du Michigan était indéniablement une personne remarquable dans une période remarquable de l'histoire nord-américaine.

[1] Les textes des numéros précédents de février à novembre 2025 apparaissent sur le site Internet de la FAFQ sous l'icône « Nouvelles de Chez nous » sous le sous-titre « Anciens numéros ».

Restez vigilant…

Ceci est une histoire vraie. Elle s'est déroulé la fin octobre 2025. Les noms des personnes a été caché pour respecter leur vie privée.

Madame Untel de Québec reçoit un téléphone. Un homme se fait passer pour avocat et lui dit au téléphone que son fils qui travaille à l'hôpital a percuté une dame âgée avec son auto et que celle-ci est dans un état critique.

L'avocat raconte à la dame que son fils est en prison parce lorsqu'il conduisait, il parlait au téléphone avec le téléphone en main. Il est présentement incarcéré et une caution de 3800 $ est nécessaire pour le faire sortir de prison en attendant en de passer en cours préliminaire.

Celle-ci toute énervée, demande à parler à son fils. L'homme lui dit qu'il va lui passer son fils au téléphone. L'homme à l'autre bout du fil dit à sa mère qu'il a besoin d'argent pour sortir. Sa mère de rétorquer qu'il a une drôle de voix. Il raconte qu'il vient de passer quelques heures à pleurer car il pense avoir tuer la dame sur le chemin. C'est pour cette raison qu'il a la voix un peu inhabituelle.

L'avocat en question reprend le téléphone et demande à la mère d'envoyer 3800 $ par *Interac* et que son fils sera libéré aussitôt. Il donne un courriel pour envoyer l'argent en lui disant qu'elle doit faire vite car on est vendredi et qu'un fois que la journée est terminée, son fils sera en prison toute la fin de semaine.

Heureusement, quelqu'un qui vient faire du ménage chez la dame, entend toute la conversation et lui dit que c'est une arnaque. La dame n'est pas certaine et veut envoyer le paiement. Elle dit à la dame de téléphoner à son fils. Si son fils répond, c'est qu'il n'est pas prison. Elle prend son cellulaire et compose le numéro de garçon qui répond à l'instant. Elle lui raconte brièvement l'histoire et prend l'ampleur de l'arnaque. Quelqu'un qui vit près de chez elle, qui connait sa vie, sa famille, a passé beaucoup de temps pour pondre une histoire crédible et usurpé l'identité de son fils pour qu'elle envoie beaucoup d'argent.

Restez vigilant. Les arnaqueurs deviennent de plus en plus précis et personnels dans leur approche. S'ils sont capable de faire des recherches sur chacun d'entre nous pour réaliser une arnaque, ils sont capable de tout.

- YB

René Lecavalier, un géant de la langue française

Reconnu pour sa rigueur et son souci de la qualité de la langue écrite et parlée, René Lecavalier a joué un rôle majeur dans la francisation des termes employés au hockey et dans le sport en général, au Québec et ailleurs en Amérique du Nord.

René Lecavalier en 1945
Domaine public

Sa jeunesse

René Lecavalier vient au monde le 5 juillet 1918 à Montréal-Nord. Il fait ses études à l'Académie Saint-Léon de Westmount et son cours classique au collège Mont-Saint-Louis. Mordu de sport, dès la tendre enfance, il lui arrive de se passer de dîner pour aller voir les pratiques des Maroons et des Canadiens. Durant l'adolescence, cette passion se transforme en ambition : celle de devenir un véritable athlète.

Aux côtés de son frère jumeau Marcel, René Lecavalier se démarque par ses performances en hockey sur glace. Il joue successivement pour l'Académie Saint-Léon, le collège Mont-Saint-Louis, le Canadien junior, le Canadien senior, Victoria, Concordia, Don Juan et pour l'équipe de Lachute de la Ligue provinciale (où il totalise 10 buts et 34 aides, se classant parmi les 10 meilleurs compteurs de ce circuit en saison). Joueur de golf et de tennis, il partage également avec son frère jumeau une quinzaine de coupes de championnats de tennis.

Débuts à Radio-Canada

Son autre grande passion sera le journalisme. En 1937, à la fin de ses études au Mont-Saint-Louis, René Lecavalier fait son entrée à la Société Radio-Canada. Il y travaille comme commis du service de la comptabilité, chargé de remettre les chèques de paie à ses collègues. Gravissant rapidement les échelons, en l'espace de quelques années, il devient assistant-comptable puis assistant-gérant du personnel.

Remarqué pour sa culture, son sens des affaires, sa parfaite maîtrise du français et de l'anglais, ainsi que sa « voix riche, posée », son directeur des programmes Maurice Goudrault l'incite à passer une audition pour devenir présentateur. À l'époque, Radio-Canada cherchait à pourvoir les postes de son nouveau service des nouvelles. De tempérament modeste, dans un premier temps, René Lecavalier hésite. Puis, se laissant convaincre peu à peu par ses collègues Jean-Marie Beaudet et Omer Renaud, il finit par tenter sa chance. C'est ainsi que le 2 juillet 1941, René Lecavalier devient lecteur de nouvelles et présentateur de disques en français et en anglais.

Correspondant de guerre

Rapidement, René Lecavalier fait sa marque à la radio. En 1942, alors que le monde est déchiré par la Seconde Guerre mondiale, un représentant du ministère des Affaires étrangères lui offre de faire partie d'une mission de propagande dans les colonies françaises et anglaises d'Afrique. Il accepte l'offre et se rend à Londres. Quelques mois plus tard, il part pour l'Afrique du Nord comme correspondant de guerre pour le service des Nations unies. Il couvre notamment les événements de l'opération Torch en novembre 1942, décrivant le débarquement des troupes américaines au Maroc, un territoire alors contrôlé par le régime de Vichy. Durant cette même période, des correspondants outremer du bureau montréalais de Radio-Canada se voient attachés à la BBC de Londres. René Lecavalier et d'autres (dont François Bertrand, Paul Dupuis et Alain Gravel) s'installent donc à Alger pour produire des émissions destinées aux zones occupées, en particulier la France.

Animateur radio—émissions de variétés

De retour au Québec en août 1944, René Lecavalier devient l'un des principaux animateurs d'émissions de variétés de Radio-Canada. Un jour, son collègue François Bertrand remarque sa voix en l'écoutant chanter. Il lui propose de participer à son émission de

Le club de hockey Canadien, octobre 1942. À l'arrière (de g. à d.): Portland, Lee, Bibault, Laforce, Goupille, Richard et Bouchard. Devant (g. à d.): Carragher, Harmon, O'Connor, Heffernan, Lach, Demers et Adams. Bibliothèque et Archives Canada, domaine public

La voix de René Lecavalier deviendra indissociable des Canadiens de Montréal.

radio sur CBF. C'est ainsi que René Lecavalier fait découvrir au public ses talents de chanteur à partir de 1945 dans l'émission « L'escargot d'or ». En plus de chanter, il anime des émissions musicales comme « Les concerts symphoniques » et « Les chefs-d'œuvre de la musique », et présente des radio-romans comme « Le curé de village », « Rue Principale », « Je vous ai tant aimé » et « Un homme et son péché ».

En octobre 1947, on lui confie une autre émission, « Le P'tit train du matin ». Coanimée avec Miville Couture, un collègue qui avait été embauché en même temps que lui à Radio-Canada, cette émission à sketchs humoristiques improvisés par les deux animateurs devient très populaire auprès des auditeurs.

Le Magazine des sports

Malgré toutes ces tâches, la passion pour le sport ne quitte pas pour autant René Lecavalier. Au tournant des années 1950, les émissions sur l'actualité sportive étaient peu nombreuses à la radio au Québec. Selon un journaliste de l'époque, la plupart de ces émissions consistaient en « un amas indigeste de statistiques, de compilations, d'absurdes à-côtés biographiques ou de montage publicitaire autour des grandes figures sportives » qui rebutaient le public, malgré l'engouement populaire pour les sports. C'est dans ce contexte que René Lecavalier met sur pied à l'hiver 1952 une revue de l'actualité sportive pour la radio : « Le Magazine des sports ». Diffusée tous les samedis soirs, la formule de cette émission s'appuie sur une préoccupation personnelle de l'animateur : mettre de l'avant l'homme derrière le sportif, avec ses impressions, ses aspirations et ses projets.

Son expérience d'athlète l'aidant, René Lecavalier mène lui-même les entrevues (posant parfois ses questions en anglais et traduisant les réponses en

français pour les auditeurs), en plus d'effectuer ses propres recherches et d'assurer le montage de chaque émission.

La Ligue du vieux poêle

Au début des années 1950, les parties de hockey sont présentées à la radio de Radio-Canada par le journaliste Michel Normandin. Entre les périodes, René Lecavalier anime avec Jean-Maurice Bailly une autre émission de radio intitulée La Ligue du vieux poêle. Baptisée ainsi d'après le décor pittoresque de l'endroit où elle était produite (les animateurs étant assis dans des chaises berçantes aux côtés d'un vieux poêle à bois), cette émission servait à discuter du déroulement du jeu avec un ton à la fois sérieux et familier, entrecoupé d'anecdotes, de commentaires personnels, de statistiques et de touches d'humour. L'émission marquera la mémoire collective, inspirant d'autres émissions dans le même genre, également consacrées au hockey. L'expression « La Ligue du vieux poêle » passera aussi d'ailleurs dans la langue populaire pour « désigner de manière un peu dérisoire et taquine les fidèles et les anciens d'un cercle masculin ».

Animateur de télévision - La Soirée du hockey

À l'automne 1952, la Société Radio-Canada inaugure son nouveau réseau de télévision. Si l'arrivée de ce médium ouvre de nouveaux horizons pour les amateurs de hockey, elle constitue aussi un défi de taille pour les artisans de l'audiovisuel. N'ayant aucune formation préalable dans ce domaine, les journalistes, assistants et techniciens doivent procéder par expérimentation afin de mettre au point ce qui sera à la fois leur métier et un nouveau mode de communication et d'expression.

La toute première émission télévisée de *La Soirée du hockey* est diffusée le samedi 11 octobre 1952 à 21 heures. Plutôt que de se tourner vers Michel Normandin, la direction de Radio-Canada choisit de confier la description des parties télévisées à René Lecavalier et Jean-Maurice Bailly. Au départ, les parties ne commençaient à être diffusées qu'au début de la troisième période. Les propriétaires du Forum et du Canadien de Montréal craignaient alors que la télédiffusion ne nuise à la vente des billets. Cependant, ce sera plutôt l'effet inverse qui sera observé. L'engouement des Québécois pour ce sport populaire ira en augmentant.

Cette arrivée dans le monde de la télévision confronte René Lecavalier à de nouveaux défis. Notamment, la description des parties télévisées s'avère plus difficile que celle des parties à la radio. Comme il le raconte en entrevue en 1954, « à la radio seule, quelques secondes de retard dans la description ne causaient aucun inconvénient. Mais, à la télévision, il est impossible de se permettre le moindre retard, à cause de l'image. Ainsi, si on dit [Maurice] Richard s'empare de la rondelle, quand cette dernière est déjà passée à [Bernard] Geoffrion... vous voyez l'anomalie ».

Le français dans le monde du sport

Depuis les débuts du hockey, le vocabulaire employé était largement tiré de l'anglais. Malgré les efforts de la Société du parler français au Canada, du Devoir d'Henri Bourassa et d'autres (comme l'abbé Étienne Blanchard) pour franciser le lexique sportif, notamment en tentant de traduire hockey par « gouret », l'usage de l'anglais persistera dans la presse et dans la langue orale, autant chez les anglophones que chez les francophones. Au moment de la naissance de la télévision, l'anglais était encore la langue d'usage dans le milieu du hockey. Étant confronté à de nouveaux besoins en matière de « précision, concision, rapidité, impartialité et compétence » imposés par la télévision, René Lecavalier devra ainsi, selon ses propres mots, « trouver des expressions nouvelles qui décrivent l'action du jeu aussi parfaitement mais en moins de mots ».

S'inspirant en partie des travaux de ses prédécesseurs, grâce à son expérience d'athlète, à sa vaste culture sportive et littéraire, mais surtout à sa créativité et à son amour de la langue, René Lecavalier met au point peu à peu un vaste vocabulaire permettant de décrire tous les détails du hockey avec clarté et précision. Ainsi, le mot « puck » est remplacé par rondelle ou disque; « body check » devient mise en échec; des expressions tirées du monde militaire sont également employées, telles que : « faire une brèche en zone adverse », « incursion en territoire ennemi », « repli », « brigade défensive », « dégagement », « contre-attaque». À force de travail acharné, pendant plus de trente ans, René Leca-

valier développe ainsi ce qui deviendra un nouveau standard de qualité dans le journalisme sportif.

Tout en étant habité par ce souci de décrire correctement le jeu et de le rendre accessible au grand public, le commentateur demeure d'une grande humilité. Il se défend d'être le précurseur de l'usage du français dans les sports ou d'avoir cherché à « éduquer » personnellement le public. Comme il le confie en entrevue : « Le seul objectif qui me guidait, c'était la volonté de ne jamais ennuyer les auditeurs. Les vedettes, c'étaient les joueurs. Moi, je n'étais là que pour les mettre en valeur, eux et leurs exploits. Si je pouvais le faire dans une langue correcte, c'était un atout de plus ».

Ce souci de la qualité se reflétait également dans son approche de la francisation. Loin d'être une simple mécanique (traduisant en français les mots calqués sur l'anglais), la francisation était pour lui un processus continu et vivant : « Je croyais nécessaire de tenir compte des origines d'un sport, ainsi que de témoigner de ce que certaines expressions soit ne souffrent pas la traduction, soit n'ont pas d'équivalent satisfaisant. Il peut parfois devenir absurde de franciser pour franciser. Il faut laisser sa place à la musique du propos et savoir l'adapter à une situation donnée ».

La Série du siècle
et les Jeux olympiques (1960-1984)

En plus de La Soirée du hockey, René Lecavalier a également animé la Série du siècle en 1972, voyant l'affrontement entre les meilleurs joueurs de hockey canadiens et soviétiques. Il est également commentateur des Rendez-vous '87 à Québec, une série de deux parties opposant les joueurs de la LNH et de l'URSS. Cet événement sera sa dernière partie de hockey commentée.

René Lecavalier est également connu pour avoir été commentateur de nombreux Jeux olympiques à la télévision de Radio-Canada. Ses premiers Jeux commentés ont été ceux de Rome en 1960. Il fait également partie de l'équipe de diffusion de Radio-Canada en 1964 (Tokyo), 1976 (Montréal), 1980 (Lake Placid) et 1984 (Los Angeles). Il a également été l'un des principaux commentateurs lors de nombreux Jeux du Commonwealth et Jeux panaméricains.

Vie personnelle

Le 18 août 1945, René Lecavalier épouse Jeannine Leclaire, nièce du comédien Fred Barry. Le couple a eu trois enfants.

D'esprit curieux, grand lecteur, René Lecavalier cultivait un vaste champ d'intérêts englobant nos seulement les sports, mais aussi la politique internationale et la littérature – en particulier les romans de Balzac et Zola.

Décès

René Lecavalier est décédé à Montréal le 6 septembre 1999 à l'âge de 81 ans.

Honneurs

Tout au long de sa carrière, René Lecavalier a été animé par un esprit de rigueur, un souci de la qualité de la langue et par son insistance pour franciser les termes employés dans le monde du sport. Pour ses nombreuses contributions dans le domaine du journalisme sportif, il a été récompensé de plusieurs prix et décorations.

1959 : Prix Olivar-Asselin, prix de journalisme de la Société Saint-Jean-Baptiste
1960 : Trophée Laflèche, Commentateur sportif de l'année
1966 : Trophée Foster-Hewitt (en), Meilleur commentateur au Canada
1970 : Officier de l'Ordre du Canada
1973 : Membre de l'Ordre de la Fidélité française
1979 : Doctorat honoris causa, Université du Québec
Médaille de l'Ordre des francophones d'Amérique
1982 : Doctorat honoris causa, Université de Montréal
1987 : Chevalier de l'Ordre national du Québec
1994 : Intronisé au Panthéon des sports canadiens
1996 : Sports Media Canada Achievement Award

Tiré de :
Wikipédia
https://fr.wikipedia.org/wiki/Ren%C3%A9_Lecavalier

Les débuts de la radio au Québec

La radio arrive au Québec au début du XX^{e} siècle. Montréal fait figure de pionnier puisque c'est cette ville que choisit l'inventeur italien Guglielmo Marconi pour y installer une filiale de sa compagnie puis une station. Si la Première Guerre mondiale vient ralentir le développement de cette nouvelle technologie au Québec, les années 1920 sont déterminantes. CKAC, première station francophone au Québec, est ainsi fondée en 1922. Afin de contrer l'américanisation des ondes, la *Commission Aird* recommande une prise en charge de la radiodiffusion par le gouvernement fédéral. Cela donnera naissance à la Commission canadienne de la radiodiffusion en 1932 puis à Radio-Canada en 1936.

Les récepteurs se font rapidement une place dans les foyers québécois à partir des années 1930. La radio devient un lieu d'information majeur et un passage obligé tant pour les politiciens, les vedettes de la chanson, que pour les religieux. Par ses émissions originales, la radio francophone commerciale et étatique devient un vecteur important de la littérature, de la musique classique et populaire et du théâtre québécois.

Contexte

À Paris en 1890, le professeur de la Sorbonne, Édouard Branly, invente le radioconducteur. Le professeur établit plusieurs liens avec des Canadiens français, dont les physiciens J.-Clovis Kemner Laflamme (Université Laval), Charles-Philippe Choquette (Saint-Hyacinthe), Louis-Joseph Morin (Joliette) et Georges Désilets (Séminaire de Nicolet). Ceux-ci contribuent à la recherche et au développement de la nouvelle technologie au Québec. Trefflé Berthiaume, directeur de La Presse, se montre rapidement intéressé, notamment après avoir vu Branly faire des démonstrations de son invention à l'Exposition universelle de Paris de 1900.

De son côté, Guglielmo Marconi assure la première liaison transatlantique de télégraphie sans fil (TSF) entre Terre-Neuve et l'Angleterre en 1901. Le physicien italien Marconi conclut ensuite rapidement une entente avec le gouvernement fédéral canadien pour installer une filiale de sa compagnie, *Marconi Wireless Company of Canada*.

La Presse suit de près les innovations et les événements entourant la radiodiffusion. En décembre 1901, le journal montréalais consacre une pleine page en une à la liaison transatlantique réalisée par Marconi, qualifié « d'homme du siècle ». En 1904, Trefflé Berthiaume va plus loin et dote La Presse d'un puissant système de TSF. Il fait même construire une antenne et un laboratoire au Séminaire de Joliette.

Avant le début de la Première Guerre mondiale, le gouvernement de Wilfrid Laurier adopte une loi – Loi sur la télégraphie sans fil – concernant le partage des ondes, la réglementation et l'émission de permis (1905); Reginald Aubrey Fessenden parvient à transmettre la voix et de la musique par TSF en mer (1906); Marconi Wireless Company met sur pied un atelier de fabrication sur la rue De Lorimier à Montréal (1909) ; le gouvernement fédéral adopte la Loi sur la radiotélégraphie (1913).

La naissance de la radio au Québec

Le retour à la paix marque l'avènement de la radiodiffusion commerciale, confinée jusque-là au secteur militaire. La radio peut enfin entrer dans la vie civile. Les expérimentations de TSF reprennent un peu partout au Québec, principalement dans les collèges et les écoles. Pour sa part, la Canadian *Marconi Company* est en plein développement à partir de son usine située sur la rue William à Montréal. En 1919, la Marconi Wireless Telegraph Company lance sa station XWA et commence à diffuser des informations en morse par TSF pour les navires se trouvant au port. L'année suivante, elle établit sa station expérimentale sur une base commerciale (CFCF). Puis, en 1921 la compagnie fait la publicité de ses récepteurs.

Deux ans plus tard, la radiodiffusion commerciale est enfin permise par le fédéral. En avril 1922, le ministère de la Marine et des Pêcheries attribue ainsi neuf licences au Québec : CKAC (La Presse), CFCF (Marconi), CJBC (Dupuis Frères), CHYC (Northern Electric), CFZC (Canadian Westinghouse), CHCX (B. L. Silver), CKCS (Bell Telephone), CFUC (Université de Montréal) et CFCJ (L'Événement journal). À la fin des années 1920, le Québec compte déjà 9 stations (4 à Montréal, 4 à Québec et 1 à Saint-Hyacinthe).

Une première station francophone : CKAC

Après avoir obtenu sa licence, la première station francophone privée est fondée par La Presse à Montréal. CKAC entre en ondes le 3 mai 1922. Le journal est enthousiaste : « le radiotéléphone, cet instrument merveilleux, au moyen duquel il est désormais possible de communiquer, avec la rapidité de l'éclair ».

Jacques-Narcisse Cartier est nommé directeur de la station en juin 1922. Dès l'automne, CKAC multiplie les concerts spéciaux notamment avec l'organiste de Notre-Dame de Paris, Marcel Dupré. Le 2 octobre, la nouvelle station marque un grand coup en recevant en entrevue les vedettes d'Hollywood Mary Pickford et Douglas Fairbanks, de passage à Montréal.

La programmation de CKAC est d'abord centrée sur les nouvelles, les concerts, le théâtre et les causeries. Dès 1923, la station présente des émissions de musique française contemporaine, une première pièce de théâtre, Félix Poutré de Louis Fréchette, ainsi qu'une première œuvre de théâtre lyrique, Les cloches de Corneville.

Parmi les causeries offertes figurent celles de Camille Bernard et de Mme Jean-Louis Audet, qui ont une école de diction, ainsi que celles d'Idola Saint-Jean sur le droit de vote des femmes.

En 1924, les premières émissions commanditées débutent à la radio commerciale. La Brasserie Frontenac commandite ainsi toute une série de concerts populaires.

En 1925, le directeur de CKAC présente un mémoire sur le rôle de la radio à un comité parlementaire à la Chambre des communes à Ottawa. À son avis : « la radio est toujours à la disposition des autorités municipales, provinciales ou fédérales qui peuvent communiquer ainsi au peuple des informations de première main et de nature à l'instruire ou à l'intéresser ».

Toujours en 1925, CKAC présente une émission qui met en vedette le pianiste Émiliano Renaud. Puis, le 29 octobre, la station diffuse, à partir du Manège militaire à Montréal, les résultats de l'élection fédérale pour tout l'est du Canada, une première. Une autre innovation notable : en décembre, CKAC diffuse des parties opposant le Canadien de Montréal aux Bruins à partir de Boston.

La station multiplie les lieux d'enregistrement, notamment dans les hôtels comme le Mont-Royal, le Windsor ou encore le Ritz-Carlton, où les gens peuvent aller écouter un orchestre. Ce sont même les magasins Eaton et Morgan, le parc La Fontaine et les cinémas Capitol et Palace qui deviennent des lieux d'enregistrement réguliers à partir de 1927-1928.

En 1927, Jacques-Narcisse Cartier quitte CKAC. Son adjoint Joseph-Arthur Dupont le remplace. Comme il est publiciste, il fait définitivement prendre un virage commercial à la station afin d'assurer une source de revenus stables. Il va chercher la commandite de plusieurs compagnies parmi lesquelles les maisons Archambault, Chiclet & Dentyne, Dominion Battery, Donat Langelier, Holt Renfrew, Living Room Furniture, Tavanas Montres et Tip Top Tailor pour ne nommer que celles-là.

Les politiciens ne tardent pas à voir le potentiel de la radio pour rejoindre leurs électeurs. C'est Camillien Houde qui est le premier à se servir de la radio et à faire entendre « sa voix chaude » sur les ondes.

En avril 1928, CKAC présente ses discours lors de la campagne pour la mairie de Montréal. Il répète l'expérience lors des élections provinciales qui ont lieu à l'automne. Dans les deux cas, Houde est élu avec une forte majorité. Il semble que la radio a eu un effet sur les résultats.

À partir de 1928-1929, les troisièmes parties des matchs disputés par le Canadien au Forum de Montréal commencent à être diffusées à CKAC. Cela marque le début d'une longue tradition.

Enfin, le 21 septembre 1929, CKAC signe une entente importante avec la *Columbia Broadcasting System* (CBS), ce géant américain qui possède aussi une compagnie de disques et qui assure la gérance d'artistes.

Il y a beaucoup de musique sur les ondes de la station. La prestation d'artistes en studio a alors la préférence sur la diffusion de disques. Pendant cette première décennie, peu de pièces ou d'artistes québécois sont toutefois entendus sur les ondes de

CKAC. La faveur va nettement au répertoire américain. Il faut attendre la fin de la décennie pour voir percer des artistes québécois comme Mary Travers (La Bolduc), qui réalise une première prestation à CKAC à l'occasion du concert du jour de l'An, le 30 décembre 1929.

Autres stations fondées dans les années 1920

En 1924, Henry Thornton, président du Canadien National, fait équiper ses trains d'émetteurs radio pour ses passagers. Il fait également ériger 3 stations pour les desservir à Montréal, Ottawa et Moncton. À Québec, CKCI, appartenant au journal Le Soleil, ouvre en 1924. Elle est suivie en 1926 de CKCV, dirigée par G.-A. Vandry, représentant de la *Canadian Marconi Company* à Québec. Elle était située sur la rue Saint-Joseph. En 1926, la ville voit une nouvelle station apparaître, CHRC, propriété d'Émile Fontaine, un ancien technicien TSF dans la marine, et de Joseph-Narcisse Thivierge. Sise dans l'hôtel Victoria situé sur la rue Saint-Jean, la station appartient à des intérêts conservateurs. L'historien Robert Rumilly affirme que la politique n'était pas très loin de ces deux stations : « l'un à un bleu, l'autre à un rouge, et diffusent, l'un les discours des bleus, l'autre les discours des rouges ».

La Commission royale d'enquête sur la radiodiffusion

Le 6 décembre 1928, le gouvernement de William Lyon Mackenzie King, préoccupé par l'omniprésence américaine dans les récepteurs des foyers canadiens, met sur pied la Commission royale sur la radiodiffusion, appelée *commission Aird* du nom de son président John Aird, de la Banque canadienne de commerce. Il est secondé par les commissaires Charles A. Bowman, rédacteur en chef du Ottawa Citizen, et Augustin Frigon, ingénieur et directeur de l'École polytechnique de Montréal. Donald Manson, inspecteur en chef de la radio au ministère de la Marine et des Pêcheries, agit à titre de secrétaire.

La commission avait pour mandat de « de s'enquérir de l'état actuel de la radiodiffusion au Canada, et d'examiner les différentes méthodes que l'on a adoptées dans d'autres pays. Le but de l'enquête était de se rendre compte de la façon dont, au Canada, la radiodiffusion pourrait être efficacement exploitée dans l'intérêt des auditeurs canadiens et dans l'intérêt national du Canada. » Les commissaires se rendent à l'étranger visiter les installations radiophoniques. Ce qu'ils voient à la *British Broadcasting Corporation* (BBC) les inspirent fortement.

Elle dépose son rapport le 11 septembre 1929. La commission suggère de faire reposer la radiodiffusion « sur les bases d'un service public » bilingue. Le réseau, de propriété fédérale, devrait aborder l'éducation « dans son sens le plus large, non seulement telle que comprise dans les écoles et les collèges, mais aussi en tant que source de distraction et d'information à l'usage du public sur des questions d'intérêt national. » Le rapport considère que le gouvernement du Québec peut quant à lui contrôler le contenu, puisque des domaines comme l'éducation et la culture sont des compétences provinciales.

Une première loi québécoise pour la radiodiffusion

Face aux démarches du fédéral, à Québec, le gouvernement libéral de Louis-Alexandre Taschereau n'a pas l'intention de lui laisser le champ libre dans cette juridiction qu'il considère faire partie des pouvoirs des provinces en matière d'éducation. Il adopte ainsi la Loi sur la radiodiffusion en 1929 pour établir un poste de radio.

Le 10 janvier à l'Assemblée législative, le premier ministre Taschereau affirme :

> « Le radio […] est devenu aujourd'hui le grand instrument de communication. […] Nous avons pensé à avoir un poste émetteur où nos bons hommes – pas nos hommes politiques – pourront dire des choses intéressantes à notre population, la renseigner sur bien des sujets […]. Si le gouvernement de Québec avait son poste émetteur, nos esprits dirigeants et nos éducateurs pourraient, à des jours et à des heures fixes, parler à nos familles groupées autour du foyer. Que n'y aurait-il pas à leur dire sur l'hygiène, les soins à donner aux enfants, les meilleures méthodes d'agriculture, l'instruction, la protection de la forêt, la voirie, l'industrie laitière et avicole […] ».

De plus, comme il croit que la radio américaine, qui s'infiltre en masse dans les foyers québécois, menace les traditions et les valeurs, Taschereau souhaite créer un programme qui favoriserait la « formation d'un esprit national, canadien et québécois ». Par

ailleurs, le premier ministre désire que la future station provinciale diffuse des programmes « agréables et instructifs ». Le ministre Honoré Mercier fils présente en ce sens un projet de loi qui autorise le gouvernement à établir une station et à produire des émissions. Celui-ci est adopté le 20 mars 1929.

Le gouvernement du Québec loue du temps d'antenne à CKAC à partir de décembre 1929. L'Heure provinciale (1930-1939), dirigée par Édouard Montpetit et animée par Henri Letondal, présente des causeries sur toutes sortes de sujets d'intérêt public, notamment sur des questions agricoles, d'hygiène publique ou de sécurité routière.

Une nouvelle loi est adoptée dès 1931 afin d'augmenter le budget de L'Heure provinciale. Le premier ministre Taschereau explique que : « Nous voulons garder le contrôle de la radio afin de donner une meilleure musique et qui sera conforme à notre population. Québec est jalouse de son autonomie et du respect de ses traditions; nous avons le droit de réglementer nos propres programmes et contrebalancer l'influence des programmes de jazz américains. » Cette année-là, L'Heure provinciale commence à être relayée à Québec par la station CHRC.

Comme les tribunaux confirment que la radiodiffusion est de compétence fédérale entre-temps, ces lois québécoises ne seront pas mises en pratique avant les années 1960 avec la fondation de Radio-Québec.

Une pénétration rapide dans les foyers urbains

À l'époque, la radio vise surtout deux auditoires : les femmes et les automobilistes. De plus, lors du recensement canadien de 1931, 28 % des foyers québécois déclarent posséder un récepteur radio, dont 40% à Montréal, 51% à Verdun, 36 % à Québec et 32% à Trois-Rivières. La radio est alors un média essentiellement urbain puisque 37,5% des foyers situés en ville ont un récepteur contre seulement 8,4% dans ceux des régions rurales. En campagne, la lenteur de la pénétration de la radio s'explique surtout par un accès restreint à l'électricité.

Par ailleurs, face à la popularité croissante de la radio, Marcel Provost fonde en 1939 le magazine *Radiomonde*. Il y fait connaître les artistes et les vedettes de l'heure comme le ténor Lionel Parent.

L'ouverture de stations

Dans les années 1930, de nouvelles stations voient le jour. La radio se déploie à l'extérieur des grands centres urbains. C'est le cas de CHNC (New Carlisle), CKCH (Hull), CHLP (Montréal, propriété de La Patrie), CRCS (CCR, Chicoutimi), le conseiller législatif Jacob Nicol ouvre CHLT (Sherbrooke, La Tribune) et CHLN (Trois-Rivières, Le Nouvelliste) tandis que l'organisateur libéral Jules-A. Brillant ouvre CJBR (Rimouski).

Les années 1930 à CKAC

Depuis sa fondation, CKAC est contraint de partager les ondes avec CFCF et CNR (Montréal). La station ne diffuse ainsi que les mardis, jeudis et samedis, CFCF les lundis, mercredis et vendredis, et CNR, les jeudis soirs. En juin 1929, c'est la fin de cette situation complexe de partage puisque CKAC et CFCF disposent maintenant de leurs propres ondes. À l'automne, CKAC décuple sa puissance d'ondes grâce à un nouvel émetteur érigé à Saint-Hyacinthe. Elle rejoint désormais une grande partie du Québec et même la Nouvelle-Angleterre. Ceci en fait, selon Pierre Pagé, l'une des plus puissantes en Amérique du Nord. Elle en profite aussi pour quitter les locaux de La Presse, situés sur la rue Saint-Jacques, pour de nouveaux locaux dans l'édifice de la Banque de Commerce.

C'est donc forte de ces changements qu'elle entame la nouvelle décennie. En 1930, CKAC fonde son propre orchestre symphonique, dirigé par Edmond Trudel. En 1931, Robert Choquette entre à CKAC. Il propose, avec ses créations Au coin du feu et Le vieux raconteur en 1931-1932, un nouveau format : le radiothéâtre.

En 1933, CKAC conclut une nouvelle entente avec la CBS, ce qui fait en sorte que la station diffuse davantage d'émissions de style *entertainment*, des bulletins de nouvelles américains et des concerts de l'Orchestre philharmonique de New York. Pendant les années 1930, la musique américaine se fait entendre dans les foyers québécois.

Robert Choquette continue pour sa part d'innover avec le radioroman en feuilleton Le curé du village (1935-1938 et 1949-1955 à CBF). Généralement, un radioroman dure une quinzaine de minutes par jour. Le curé du village est rapidement suivi de nombreux autres dont Rue Principale (simultanément à

CBF et CHRC, 1937-1959) d'Édouard Baudry, Paul Gury et René-O. Boivin et Les amours de Ti-Jos (simultanément à CBF, CKVL, 1938-1945, puis 1947-1948) d'Alfred Rousseau. André Audet propose le feuilleton pour enfants Madeleine et Pierre (1938-1947) puis Paul L'Anglais adapte un radioroman américain dans Ceux qu'on aime (CBF, CKVL, 1938-1958). Clin d'œil humoristique à Un homme et son péché, Ovila Légaré signe le feuilleton Nazaire et Barnabé (1939-1958), dont l'action se situe dans un village abitibien.

Le radiothéâtre connaît de belles heures d'antenne à CKAC par l'émission Le théâtre du Dr J.-O. Lambert (1933-1937) et surtout par Le Théâtre de chez nous (1938-1947). Henri Letondal en est l'auteur principal jusqu'en 1943. C'est par ailleurs dans le cadre de l'émission *Le carrousel de la gaieté* que Gratien Gélinas crée son personnage de Fridolin en 1937.

CKAC demeure à la fine pointe de l'actualité. « Le prince des annonceurs », Roger Baulu est la voix par excellence à l'époque. De plus, lorsque le R100 survole Montréal en 1930, l'ancien directeur de la station, Jacques-Narcisse Cartier se trouve à bord et envoie des reportages pour couvrir l'événement. Idola Saint-Jean, féministe et présidente de l'Alliance canadienne pour le droit de vote des femmes du Québec, traite de questions de l'heure à L'Actualité féminine à partir de 1933 (elle avait fait ses débuts à CHLP avec cette émission). En 1936, Ferdinand Biondi commence sa carrière à CKAC comme journaliste et commentateur. Deux ans plus tard, le 26 juin 1938, l'émission Les nouvelles de chez-nous débute. Diffusée en soirée, elle est animée par Albert Duquesne. Il s'agit du premier radiojournal au Québec.

En 1938, CKAC commence à diffuser L'heure catholique les dimanches soirs, une idée du jésuite Joseph-Papin Archambault[34]. Ces causeries religieuses de 15 à 30 minutes portent sur des thèmes comme le sacerdoce, la charité, le divorce, l'infidélité et le blasphème. Elles étaient suivies de concerts d'œuvres religieuses dirigés par des maîtres de chapelle.

La fondation de Radio-Canada

Trois ans après le dépôt du *rapport Aird* et à la suite de l'avis du Comité judiciaire du Conseil privé qui reconnaît la radiodiffusion comme étant de compétence fédérale, le gouvernement décide d'aller de l'avant. En mai 1932, il adopte la Loi canadienne de la radiodiffusion et crée la Commission canadienne de radiodiffusion (CCR). Sa programmation doit mettre en valeur la culture canadienne. Elle acquiert les infrastructures développées par le CNR (Canadien National), qui servent de base à ses activités, et ouvre une première station bilingue - le CRCM - le 4 novembre 1933[36]. En 1933, M. Dupont y impose une formule qui demeurera dans l'usage : « Ici Radio-Canada ».

Or, faute de financement adéquat, la CCR vivote. En 1936, la Loi canadienne de la radiodiffusion est modifiée. Le 2 novembre, le CCR est ainsi remplacé par la Corporation canadienne de la radiodiffusion (CBC) ou Société Radio-Canada (SRC).

En 1937, Augustin Frigon, ancien membre de la *Commission Aird*, est nommé directeur général adjoint alors que Joseph-Arthur Dupont est embauché comme directeur de la programmation française pour l'est du Canada. Cette fois, le développement de la société est bien engagé. Deux émetteurs, l'un au Québec et l'autre en Ontario, sont construits. À la fin de l'année, le 1er décembre 1937, CBC met sur pied un réseau français : *Canadian Broadcasting French* (CBF). Gérard Arthur hérite du service de l'information en plus de celui des transcriptions à partir de 1945, et Aurèle Séguin dirige celui de l'éducation.

Les femmes font rapidement leur entrée à la radio. La militante et féministe Thérèse Casgrain commence à animer Fémina le 27 septembre 1937[40]. En 1938, Marcelle Barthe fait ses débuts à Radio-Canada [41]. Rapidement, elle met à profit ses talents d'animatrice pour un événement d'envergure. Le roi George VI est en effet en visite officielle au Canada en 1939. La radio couvre l'événement. De nouveaux équipements sont utilisés à cette occasion.

Radio-Canada a déployé une équipe de journalistes, dont Louis Francoeur et Marcelle Barthe, qui livrent de nombreux reportages.

Les premiers programmes : théâtre, musique et littérature

Le théâtre est omniprésent à Radio-Canada dès les

débuts de la station. L'une des premières émissions, Radio-Théâtre (1937-1942), présente aux auditeurs de nombreuses pièces de répertoire.

Robert Choquette signe quant à lui le premier radioroman de Radio-Canada, La Pension Velder (1938-1942). Il raconte l'histoire d'une veuve, Joséphine Velder (Jeanne Maubourg) et de ses deux enfants, Élise (Judith Jasmin) et Alexis (André Treich). La veuve Velder tient une pension à Montréal. Le radioroman sera repris plus tard pour la télévision.

En 1939 débute un autre radioroman à la longévité exceptionnelle. Claude-Henri Grignon est l'auteur d'Un homme et son péché. Hector Charland incarne le personnage de Séraphin Poudrier et Estelle Mauffette, celui de Donalda. Le radioroman prend fin en 1962 et sera lui aussi adapté à la télévision de Radio-Canada.

Henry Deyglun présente quant à lui Vie de famille (1939-1949, aussi à CKAC) alors que Jovette Bernier signe la série humoristique Quelles nouvelles (1939-1958, aussi à CKAC et CHLP).

La musique occupe également une large part de la programmation de CBF. Après Jean-Josaphat Gagnier, Jean-Marie Beaudet, un pianiste renommé, devient directeur général de la musique pour l'ensemble du réseau en 1938. La même année marque le début des émissions L'heure symphonique et Concerts du chalet. Les auditeurs peuvent aussi entendre en direct les concerts de l'Orchestre symphonique de Montréal et de celui de Toronto.

Radio-Canada offre des programmes éducatifs. À partir de 1939, Françoise Gaudet-Smet discute de sujets aussi variés que l'économie et la santé à l'émission Le réveil rural (1939-1968), animée par Georges Bouchard.

Radio-Collège

De 1941 à 1956, Augustin Frigon a l'idée de développer une radio éducative par le biais de la société d'État : Radio-Collège. Il souhaite alors rejoindre une clientèle étudiante, mais aussi des gens qui n'ont pas accès à une éducation secondaire et à des infrastructures culturelles comme des salles de concerts ou de conférences, des galeries d'art, des musées ou des bibliothèques. Pour Jean Sarrazin, Radio-Collège a été ni plus ni moins que « le témoin d'une naissance, la prise de conscience d'un peuple par le labour de son intelligence et de ses facultés jusque là maintenues dans les sillons étroits d'une tradition séculaire et immuable ».

Des réalisateurs comme Gérard Lamarche, Raymond David, Florent Forget, Marc Thibault, Roger Citerne et Hubert Aquin s'y démarquent. Parmi les animateurs et animatrices figurent Marie Victorin qui y traite de botanique, Fernand Seguin qui s'entretient de la biologie et même de la psychiatrie et Thérèse Gouin-Décarie qui aborde divers thèmes en psychologie tels que le développement individuel de l'enfant, l'adolescence et la vie de couple. En sciences politiques, Jean-Pierre Houle analyse les luttes parlementaires ou les constitutions alors que Jean-Charles Bonenfant décortique les institutions politiques et judiciaires. L'abbé Albert Tessier, Jean Bruchési et Marie-Claire Daveluy présentent des conférences sur l'histoire canadienne. Marcel Trudel et Guy Frégault, professeurs à l'Université de Montréal, présentent quant à eux les nouvelles perspectives en histoire et Roger Citerne s'intéresse à l'histoire mondiale.

Raymond Tanghe analyse les liens entre l'homme et son environnement et discute de divers sujets d'actualité comme de syndicalisme avec l'avocat Jacques Perrault. Les nations autochtones sont présentées par l'ethnologue Jacques Rousseau, qui reçoit des experts comme le sociologue Marcel Rioux. De son côté, Jean Sarrazin fait découvrir d'autres peuples aux auditeurs de Radio-Collège.

Les émissions religieuses sont nombreuses. Que ce soient l'abbé Adrien Malo, Maurice Lafond, le père Dominique Brosseau ou le père Ernest Gagnon, les animateurs abordent toutefois la question de façon moderne. Clément Lockquell discute même, en 1952, du thème « Inquiétude spirituelle de notre temps » alors qu'une émission porte sur la crise de conscience des Canadiens français en 1954-1955. Les laïcs chrétiens trouvent une grande place dans la programmation. Simone Monet-Chartrand, Guy Viau et Réginald Boisvert animent ainsi Chronique de la vie conjointe où ils reçoivent des invités comme Louis O'Neill, Gérard Pelletier, André Laurendeau et Guy Rocher.

En arts visuels, Gérard Morisset fait connaître la sculpture et l'orfèvrerie en Nouvelle-France, Jules Bazin décortique l'architecture canadienne alors que la peinture est abordée par Robert Élie ou le peintre Jacques de Tonnancour et le cinéma par Gilles Sainte-Marie. La musique classique est notamment expliquée par Claude Champagne et le chef d'orchestre Roland Leduc.

En littérature, Luc Lacoursière présente des poètes français, l'abbé Vincent Bélanger anime une émission de critique littéraire, Roger Rolland et Louis-Martin Tard s'intéressent à la littérature contemporaine ainsi qu'à des auteurs de partout dans le monde. Philippe Panneton fait connaître les auteurs québécois dans Nos romanciers et leurs personnages, où il réalise également des entrevues avec des écrivains. Robert Charbonneau présente pour sa part des analyses littéraires alors que Gilles Marcotte se concentre sur l'histoire de la poésie québécoise. Enfin, le théâtre est abordé dans Le théâtre de Radio-Collège.

La censure pendant la Deuxième Guerre mondiale

La guerre devenant de plus en plus inévitable, un comité fédéral de censure est mis sur pied. Il est chargé d'analyser tout ce qui sera diffusé sur les ondes radiophoniques. À l'été 1939, Radio-Canada émet de nouvelles politiques pour les campagnes électorales à venir, y compris dans les provinces.

Le 3 septembre 1939, l'heure est grave. Le premier ministre Mackenzie King s'adresse à la population canadienne en direct pour lui faire part de l'urgence de la situation en Europe. De plus, le 6 septembre 1939, le gouvernement crée un Bureau de censure et émet un décret qui fixe les barèmes de la censure des médias pendant la guerre. Ceux-ci ne doivent notamment pas critiquer publiquement les décisions gouvernementales et militaires. Le gouvernement demande la coopération de la presse à cet égard.

Le 10 septembre, le Canada déclare finalement la guerre à l'Allemagne. Alors que CKAC crée un Service d'information, dirigé par François Laroche, Radio-Canada commence à demeurer en ondes 24 heures par jour afin de transmettre toutes les nouvelles provenant de Londres.

Le Québec est pour sa part en élection à l'automne de 1939. Le premier ministre Maurice Duplessis refuse de soumettre les textes de ses allocutions à la censure pendant toute la campagne électorale. Duplessis ne cache pas sa surprise : « On dit que Radio-Canada ne permettra pas l'irradiation des assemblées et que les textes des discours que l'on voudra prononcer à la radio devront être soumis préalablement à la censure. » Pour lui, si Radio-Canada a permis dans le passé à des communistes d'exposer leurs idées à la radio, « je crois que le chef et le premier ministre de la province de Québec a le droit d'exprimer ses opinions et celles de la province sans passer par les Fourches Caudines d'aucune autorité fédérale, quelle que soit sa couleur, ou d'aucune branche d'un département fédéral. » À l'automne, son discours prononcé à Trois-Rivières sera pourtant interdit de diffusion à Radio-Canada.

Le 25 décembre 1939, Radio-Canada diffuse un premier reportage en direct au sujet de l'armée canadienne qui se trouve alors en Angleterre. Plusieurs autres reportages suivront au cours des prochains mois. En mars 1941, William Lyon Mackenzie King rappelle, dans une lettre adressée à la presse, qu'ils doivent continuer de suivre les instructions des censeurs à l'égard des nouvelles. À Radio-Canada, Gérard Arthur est nommé directeur des programmes de propagande de guerre la même année. Par ailleurs, les efforts de mobilisation se révélant de plus en plus insuffisants, le gouvernement King se dirige progressivement vers l'imposition de la conscription. Au Québec, où le souvenir de la crise de la conscription de 1917-1918 est encore vif, cela entraîne de nombreux débats. En 1939, King avait promis aux Québécois de ne pas recourir au service militaire obligatoire. Or, le premier ministre commence à laisser entendre qu'il aimerait être relevé de cette promesse.

En 1941, la Ligue pour la défense du Canada, dont le secrétaire est André Laurendeau, est formée. Elle regroupe les partisans du NON à la conscription. La ligue veut faire entendre la voix de ses membres sur toutes les tribunes possibles. Radio-Canada applique toutefois à leur égard les mêmes règles que celles élaborées pour les campagnes électorales en temps de guerre. Comme ils ne peuvent critiquer publiquement les décisions gouvernementales, les partisans du NON se voient exclus des ondes radiophoniques.

Pendant des semaines entre février et mars 1942, la ligue demande à Augustin Frigon d'obtenir le même temps d'antenne que celui des partisans du OUI.

Il est même question de cela à l'Assemblée législative à Québec. Le 23 avril, le député unioniste Onésime Gagnon y présente une motion :

> « Qu'attendu que la liberté de parole a toujours été un principe pour lequel les démocraties ont fait des luttes mémorables. Cette Chambre exprime l'avis que des représentations soient faites auprès du gouvernement fédéral, par le gouvernement de la province de Québec, pour que ceux qui croient devoir répondre NON à la question posée, à l'occasion du plébiscite, aient les mêmes avantages, aux postes de Radio-Canada, que ceux qui croient devoir répondre OUI. »

La motion est toutefois rejetée. La ligue effectue ces démarches en vain. Le plébiscite a bel et bien lieu le 27 avril 1942.

Divertissement et information en temps de guerre

Même si la Seconde Guerre mondiale a lieu outre-Atlantique, elle devient omniprésente dans le quotidien des gens par le biais de la radio. En 1940, sur les ondes de CHRC à Québec, le chansonnier Roland Lebrun, plus connu sous le nom de soldat Lebrun, anime une émission où il entonne des ballades à caractère militaire. Il devient si populaire qu'il lance un disque de ses chansons en 1942. Radio-Canada diffuse de nombreux radioromans de guerre, dont La Métairie Rancourt d'Adolphe Brassard (1941-1952), Notre Canada d'Édouard Beaudry, René Boivin et Paul Gury (1942) et La Fiancée du commando de Paul Gury (1942-1947).

En ce qui concerne la diffusion de l'information, Radio-Canada crée son service de nouvelles de langue française en 1941. C'est Marcel Ouimet qui en est chargé. Le 2 janvier, il a en effet été nommé chef de la salle de rédaction du réseau français de Radio-Canada. Il dirige une petite équipe de six journalistes qui rédigent et lisent quotidiennement les bulletins de nouvelles. À l'époque, CBF diffuse chaque jour quatre bulletins de nouvelles de 15 minutes ainsi que des bulletins éclairs toutes les heures. En plus de ses tâches de direction, M. Ouimet présente par ailleurs le bulletin de 18 h 15.

Toujours à Radio-Canada, le journaliste Louis Francoeur anime l'émission d'actualité La situation ce soir, jusqu'à son décès accidentel en juin 1941. Miville Couture fait son entrée à Radio-Canada peu après. Il devient annonceur en chef en 1944. En parallèle, *l'Agence Canadian Press/Presse canadienne* crée un service de nouvelles pour la radio en langue française en 1945.

Radio-Canada dépêche également des correspondants de guerre sur le terrain. C'est d'abord le cas de Gérard Arthur en 1940, qui sera attaché à la BBC, puis de Jacques Desbaillets jusqu'en juin 1942 et de Marcel Ouimet en septembre 1943. Ce dernier est accompagné des journalistes Paul Barette et Benoit Lafleur. Ouimet produit des dizaines de reportages en français sur le front, dont le débarquement de Normandie qu'il effectue avec les troupes canadiennes. Le correspondant de guerre Ouimet demeure en Europe jusqu'en 1945.

De son côté, en 1944, René Lévesque s'envole pour Londres à titre de correspondant de guerre. Il a été recruté par le Bureau de l'information de guerre des États-Unis.

La création d'un service provincial de radiodiffusion

Revenu au pouvoir en 1945, Maurice Duplessis veut faire concurrence au fédéral et assurer l'autonomie du Québec en matière radiophonique. Le gouvernement de l'Union nationale présente le projet de loi 12 qui vise à mettre sur pied un service provincial de radiodiffusion attendu que :

> « La radio étant devenue un puissant moyen de propager l'éducation, qui est du ressort exclusif des provinces il va sans dire qu'il serait illogique qu'un gouvernement provincial n'exerce pas ses prérogatives dans un domaine aussi vaste. C'est son droit essentiel de diffuser la pensée provinciale comme Radio-Canada diffuse la pensée fédérale ».

Le premier ministre Duplessis souhaite donc qu'un service provincial transmette les valeurs propres au Québec et qu'il corrige d'éventuelles erreurs qui pourraient être propagées, que ce soit à Radio-Canada ou sur les ondes d'une station privée. Au Conseil législatif, deux conseillers sont aussi propriétaires de stations privées. Ce sont Jacob Nicol et Pamphile Du Tremblay. Après quelques débats, le projet de loi est finalement adopté. Il ne sera toute-

fois pas réellement mis en vigueur avant 1968, donnant naissance à Radio-Québec.

L'âge d'or de la radio, 1940-1950

Dans les années 1940, le bilinguisme à la radio est une question de l'heure, débattue notamment par André Laurendeau dans les pages de L'Action nationale. Certains s'inquiètent du fait que CKAC, surtout après son entente avec CBS à la fin des années 1920, diffuse plusieurs émissions en anglais. En musique, les crooners, les orchestres de jazz puis le *rock'n'roll* américains s'y font entendre. Afin de promouvoir la chanson québécoise, certains passent à l'action. Fernand Robidoux lance ainsi la revue Radio '49 à Montréal en 1949.

Les années 1940 marquent l'ère de la dramaturgie à la radio, entre autres par une succession de radioromans et de radio-théâtres originaux très appréciés du public. Quotidiennement, celui-ci a le choix parmi une dizaine d'œuvres. De plus, des autrices et des auteurs québécois mais aussi des comédiens et des comédiennes s'y font remarquer et deviennent des vedettes.

D'ailleurs, à l'époque, les émissions qui ont de fortes cotes d'écoute (Un homme et son péché, Les Plouffe, Chez Miville) sont commanditées par des compagnies américaines comme *Campbell Soup*, *Colgate Palmolive*, *Javex*, *General Foods*, *Quaker Oats*, *Proctor & Gamble* et *Lever Brothers*. Des publicités parsèment 10% de la programmation tant à Radio-Canada que celles des stations privées (où l'on peut également entendre des annonces-éclairs).

En 1952, l'arrivée de la télévision vient modifier le paysage médiatique. La radio s'adapte afin de la concurrencer. Elle propose par exemple des émissions d'après-midi. Par ailleurs, en 1958, une loi fédérale sur la radiodiffusion vient créer le Bureau des gouverneurs de la radiodiffusion. Enfin, la Tribune de la presse à Québec voit la radio et la télévision arriver sur la colline parlementaire en 1959 pour couvrir les travaux du Parlement.

Les principales émissions de CBF

Augustin Frigon devient directeur général de Radio-Canada en 1944 et Marcel Ouimet est nommé directeur du réseau français trois ans plus tard. La société emménage dans l'ancien hôtel Ford en 1951. Elle y regroupe ses studios de radio avec ceux de la télévision.

En ce qui concerne la programmation de la station, les feuilletons continuent d'être très nombreux et populaires. Ce sont entre autres *Jeunesse dorée* (1940-1966) de Jean Desprez, *Les secrets du docteur Morhanges* (1940-1947) d'Henry Deyglun, *Vers le soleil* avec tante Lucie (1942-1956) de Louis Morisset, *Métropole* (1943-1956) de Robert Choquette, *Yvan l'intrépide* (1945-1954) de Jean Desprez, *Je vous ai tant aimé* (1951-1959) de Jovette Bernier, *La famille Plouffe* (1952-1955, CKVL, 1961-1967) de Roger Lemelin et *Le Survenant* (1953-1955, CKVL, 1962-1965) de Germaine Guèvremont.

Radio-Canada produit également plusieurs dramatiques à caractère historique, notamment les séries *Le Ciel par-dessus les toits* de Guy Dufresne (1947-1955, réalisée par Guy Mauffette) et Les Visages de l'amour de Charlotte Savary (1955 à 1970), ainsi que des dramatiques policières comme Qui est le coupable? (1947-1948).

Dans le domaine du théâtre, les auteurs québécois tels que Marcel Dubé, Vanna Ducharme, Claude Gauvreau, Éloi de Grandmont, Françoise Loranger, Yvette Naubert, Guy Saint-Pierre et Yves Thériault trouvent une place fertile pour diffuser leurs œuvres. Radio-Canada produit ainsi des émissions comme *Le théâtre de Radio-Canada* (1943-1955), Entrée des artistes (1944-1945, réalisée par Judith Jasmin), Les Voix du pays (1945-1948), Radio-Théâtre Ford (1948-1955), *Nouveautés dramatiques* (1950-1962, créée par Guy Beaulne) et *Sur toutes les scènes du monde* (1951-1975).

En musique, Paul-Émile Corbeil présente *Les Joyeux troubadours* (1941-1977) tandis que le chef d'orchestre Roland Leduc est au cœur de *L'Orchestre des petites symphoniques* (1948-1965). En 1949, le chansonnier Félix Leclerc anime l'émission *Félix Leclerc et ses chansons*.

Alors que Roger Baulu est animateur et réalisateur

à Radio-Canada depuis la Deuxième Guerre mondiale, Marcelle Barthe touche un public féminin avec son émission *Lettre à une Canadienne* (1945-1957). Elle y traite de l'actualité et de multiples sujets tous les après-midis en semaine. Gérard Pelletier s'intéresse également à l'actualité avec ses émissions éducatives *Le choc des idées* puis *Les idées en marche*. Les affaires publiques trouvent leur place à *Carrefour* en 1953, où René Lévesque et Judith Jasmin traitent de divers sujet. L'émission sera rapidement adaptée à la télévision de Radio-Canada.

Pendant plus de deux décennies, Miville Couture est indissociable des ondes radio-canadiennes. Tout d'abord dans *Le p'tit train du matin* (1947-1952), il présente quotidiennement, aux côtés de René Lecavalier et Eugène Cloutier, des sketches et des chansons qui tournent autour de l'actualité. Puis, de 1956 à son décès en 1968, il anime la quotidienne humoristique matinale *Chez Miville* (l'émission prend fin en 1970). Elle présente des parodies et des sketches. Couture se démarque par les nombreux personnages qu'il incarne. Toujours dans le créneau de l'humour, Fernand Seguin, André Roche et Roger Rolland signent l'émission satirique *Carte blanche* (1951-1953).

Enfin, René Arthur présente un jeu-questionnaire où l'érudition est à l'honneur dans *Match intercités* à partir de 1950, la chanson française et québécoise trouvent leur place à l'émission Les chansons de Baptiste et Marianne (1951) et le père Marcel-Marie Desmarais anime la populaire Clinique du cœur (1956).

Les principales émissions de CKAC

Durant cette période, CKAC consolide ses principaux secteurs d'activités. Le journaliste Ferdinand Biondi devient directeur des programmes en 1946. L'année suivante, CKAC commence à diffuser 24 heures par jour.

De 1941 à 1949, Paul-Émile Corbeil interprète les textes de Jean Narrache (Émile Coderre) à l'émission *Le vagabond qui chante*. Face au succès qu'il remporte, il endisquera plusieurs de ces textes. Dans les années 1940-1950, Jean-Louis Gagnon fait pour sa part sa marque en commentant l'actualité internationale.

Dans le domaine du radio-théâtre, CKAC multiplie les émissions, dont Radio-théâtre Lux français (1942-1945). La station propose par ailleurs deux radioromans qui deviendront rapidement très populaires. Tout d'abord, Pierre Dagenais est l'auteur de *Faubourg à m'lasse* (1948-1953, aussi à CBF) et Louis Morisset de *Rue des Pignons* (1949-1953). Ce dernier radioroman sera adapté à la télévision de Radio-Canada.

En 1955, l'émission linguistique destinée au public scolaire *Améliorons notre langue parlée* entre en ondes. Le comédien Jean Duceppe fait ses débuts à CKAC en 1959 comme journaliste-animateur. Il en devient rapidement un animateur vedette. Plus qu'un simple lecteur, il analyse et donne son opinion à propos de l'actualité. En 1959, la station commence enfin à publier un palmarès de chansons québécoises dans *La Presse*.

Quelques émissions à CKVL

Inaugurée en 1946 à Verdun, la station propose du contenu bilingue. CKVL cherche toutefois à rejoindre le public francophone en présentant plusieurs émissions originales en français. Dans le secteur de la chanson, Guy Mauffette et Jacques Normand créent *La parade de la chansonnette française* en 1947. Dans le secteur des radioromans, des auteurs déjà reconnus écrivent des textes. Pierre Dagenais propose ainsi *L'ami Pierre* (1956-1960) tandis que Jean Desprez signe *Docteur Claudine* (1957-1964). En 1959, la ligne ouverte *Madame X*, animée par Reine Chevrier, est lancée.

Le chapelet et la religion à la radio

La religion catholique demeure omniprésente dans la société québécoise des années 1940-1950 et cela se reflète à la radio. À CKAC, les auditeurs peuvent entendre *Le quart d'heure de l'Oratoire* (1940-1972). Paul-Émile Léger, archevêque de Montréal, obtient du temps d'antenne à CKAC pour une émission consacrée à la récitation du chapelet. *Le Chapelet en famille* est mis en ondes le 1er octobre 1950. L'émission entre vite dans le quotidien des gens. Léger l'anime jusqu'en 1967. Après 20 ans en ondes, *Le Chapelet en famille* prend fin en 1970.

À Radio-Canada, Jean-Paul Lemieux anime *Élé-*

vations matutinales, une émission produite à Québec à partir de 1940 en collaboration avec l'Action sociale catholique. Puis, de 1954 à 1957, le père Émile Legault, fondateur des Compagnons de Saint-Laurent, propose lui aussi un contenu religieux à l'émission *Eaux vives*. À CKVL, Jean Monté présente l'émission *Histoire de Dieu* pendant dix ans (1951-1961).

Des stations partout au Québec

Près d'une trentaine de stations, majoritairement francophones, sont créées un peu partout au Québec en deux décennies. Dans les années 1940, ce sont 12 stations qui voient le jour, dont CHAD (Amos, 1941), CJSO (Sorel, 1945), CKVL (Verdun, 1946), CKTS (Sherbrooke, 1946), CKRS (Jonquière, 1947), CJFP (Rivière-du-Loup, 1947), CKBL (Matane, 1947), CHRC (Québec, 1949, plus tard CHOI-FM), CHRL (Roberval, 1949) et CJNT (Québec, 1949, plus tard CFOM). Dans les années 1950, 16 stations entrent en ondes parmi lesquelles CKVM (Ville-Marie, 1950), CKLS (La Sarre, 1950), CKVL (Verdun, 1951, plus tard CKOI), CJMT (Chicoutimi, 1954), CKTR (Trois-Rivières, 1954), CJMS (Montréal, 1954 par Raoul Gadbois) et CFLM (La Tuque, 1959).

La radio pendant la Révolution tranquille (1960-1970)

En 1960, 97% des ménages québécois possèdent un récepteur radio à la maison. La radio est au cœur de l'actualité en ces années d'effervescence au Québec. En 1967, c'est le cas lors des activités entourant Expo 67 à Montréal mais surtout lors du voyage du président français Charles de Gaulle. Plus de 30 stations privées se regroupent afin de suivre la progression du général sur le Chemin du Roy qui le conduit de Québec à Montréal.

De leur côté, les femmes continuent de faire leur place sur le marché du travail. Par exemple, à la Tribune de la presse, Gisèle Gallichan devient la première femme correspondante parlementaire pour un média électronique (CJRP) en 1967.

En 1968, la Loi sur la radiodiffusion est modifiée pour établir le Conseil de la radiodiffusion et des télécommunications canadienne (CRTC). Il s'agit d'un organisme indépendant qui assure la surveillance, pour le bien du public, des services de radiodiffusion et de télécommunications au Canada. Il veille aussi à la réglementation de ces secteurs. L'organisme sera amené à se prononcer sur plusieurs aspects touchant le milieu de la radio au Québec, dont les achats de stations.

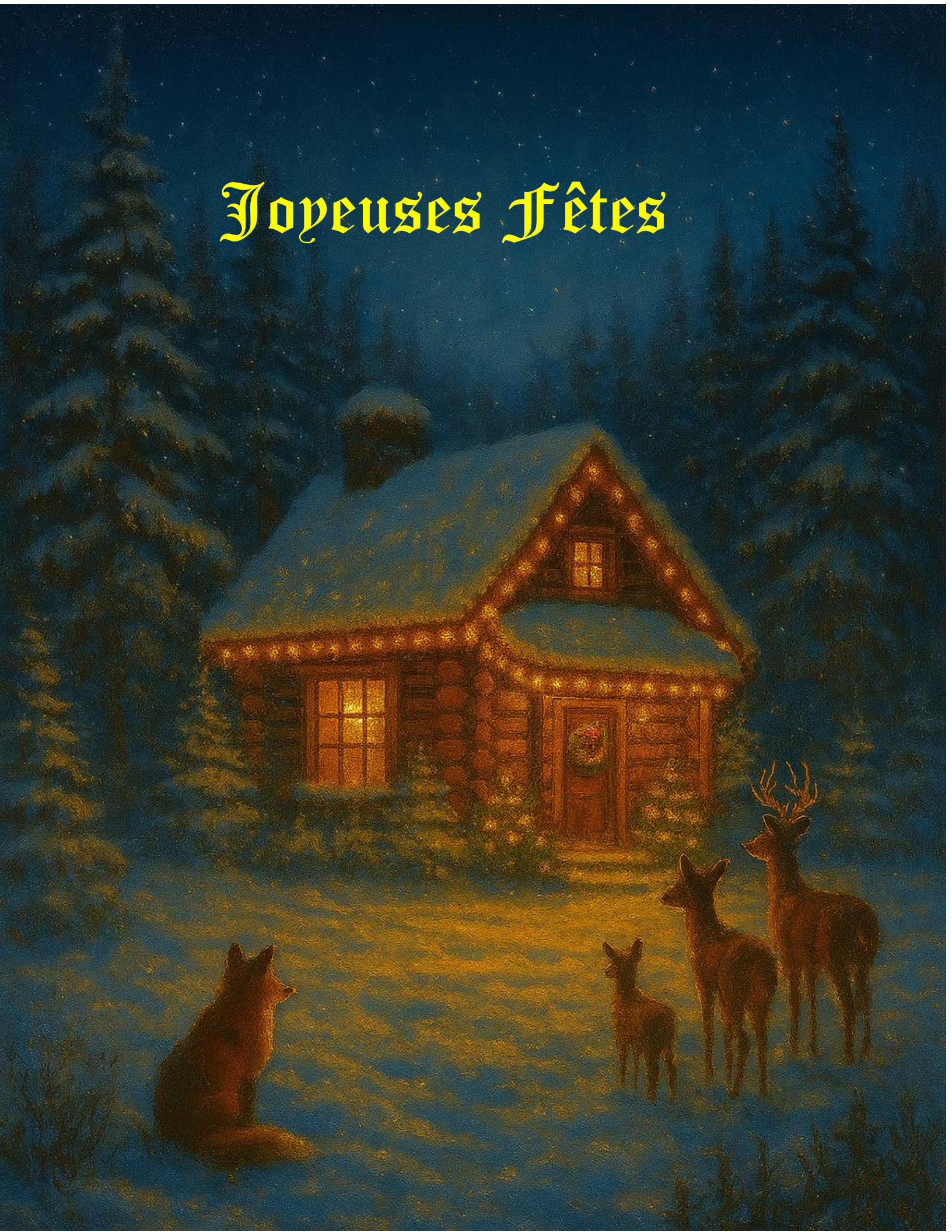
En 1970, durant la Crise d'Octobre, les membres du Front de libération du Québec (FLQ) transmettent leurs communiqués à CKAC, où Louis Fournier suit les événements de près. Le 7 octobre, un manifeste est d'ailleurs lu à CKAC. Radio-Canada assure également une vaste couverture radiophonique. L'année suivante, Radio-Canada emménage dans la tour située sur le boulevard René-Lévesque à Montréal. Un autre moment historique a lieu en 1976 : le seul débat pendant la campagne électorale entre Robert Bourassa et René Lévesque se déroule à la radio de CKAC. Il est retransmis simultanément à travers le Québec par le réseau Télémédia.

Dans les années 1970, les radios commerciales mettent l'emphase sur l'auditoire du matin et centrent leur programmation autour de la personne de l'animateur, les *morning men*. C'est le cas de Jacques Proulx à CKAC, de Georges Balcan à CJAD, de Serge Bélair à CJMS, d'André Arthur à CHRC et de Joël Le Bigot à Radio-Canada.

Enfin, selon un sondage de 1978, 81% des gens interrogés écoutent alors principalement les nouvelles à la radio, 78% de la musique populaire et 38% des lignes ouvertes.

Tiré de :

Wikipédia
https://fr.wikipedia.org/wiki/Radio_au_Qu%C3%A9bec


Joyeuses Fêtes